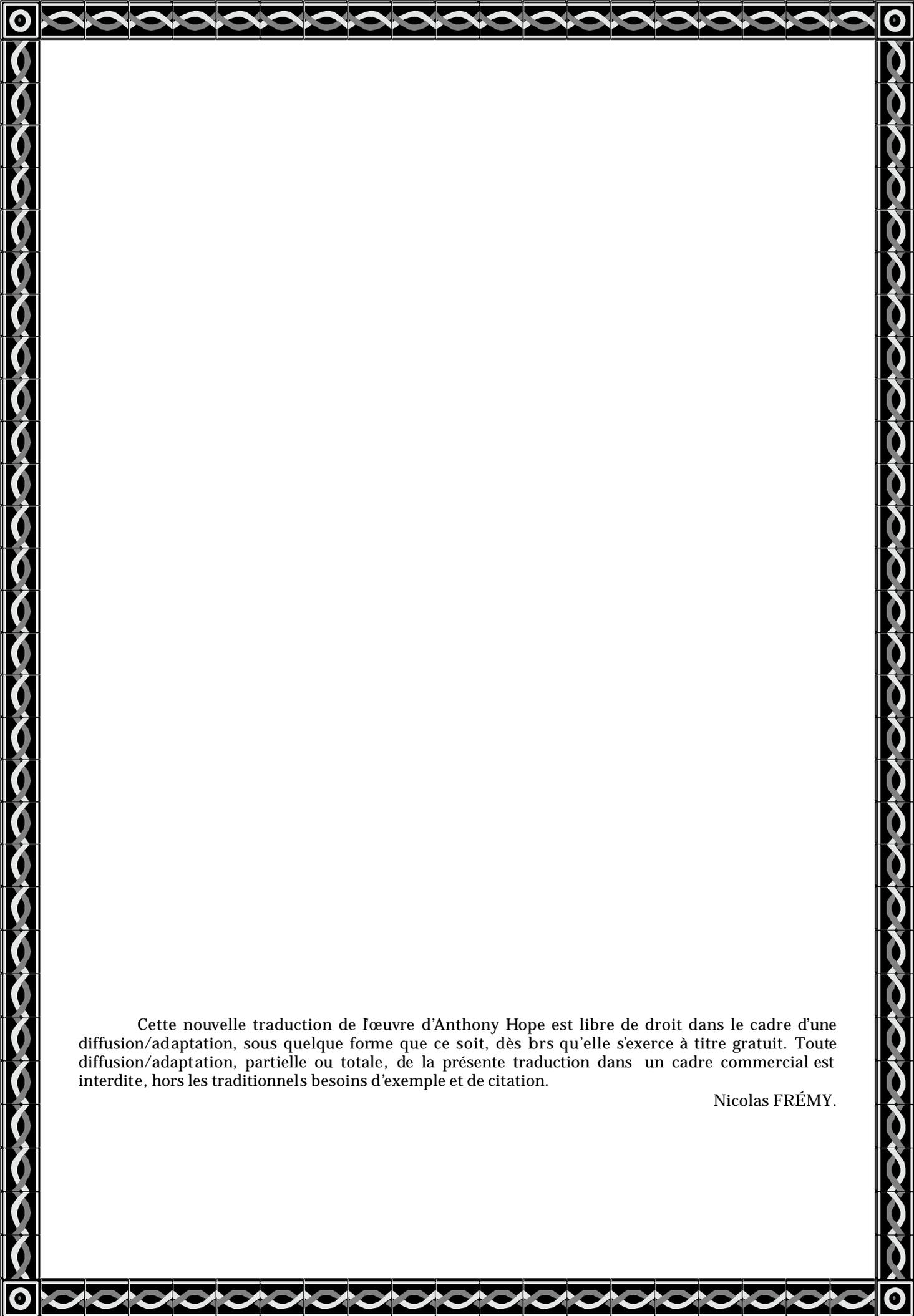


Anthony Hope

Rupert de Henzau

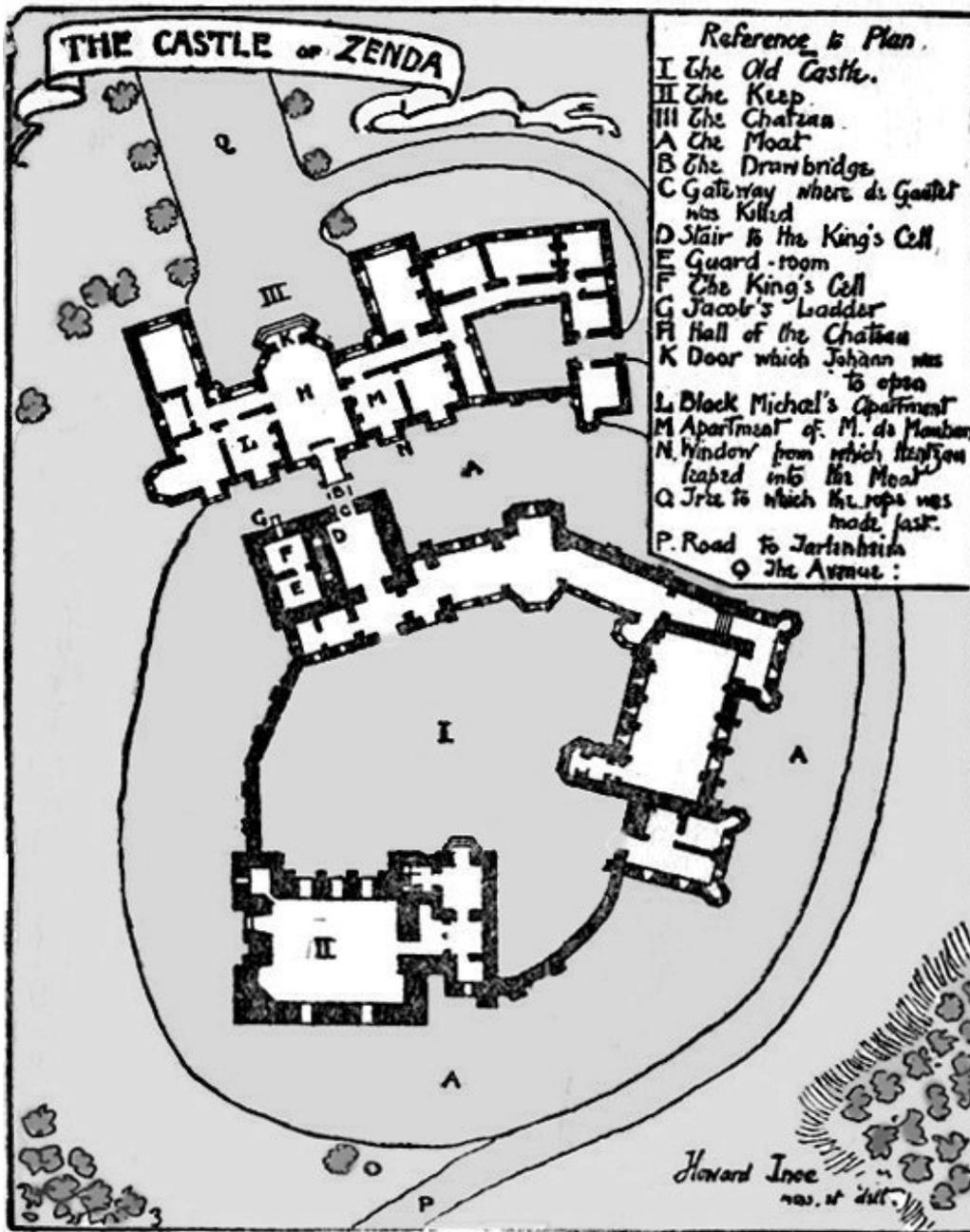


Nouvelle traduction par Nicolas FRÉMY

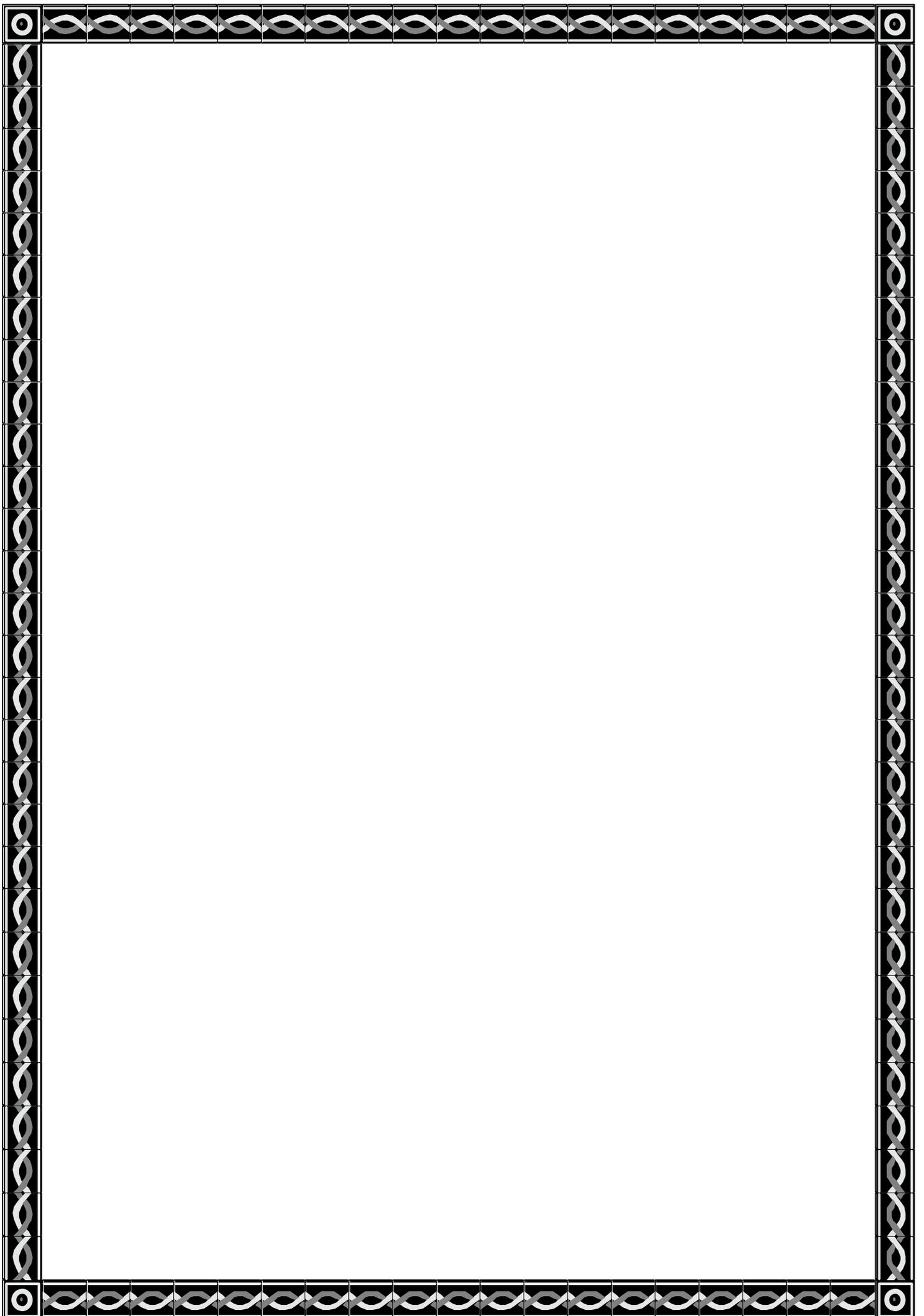


Cette nouvelle traduction de l'œuvre d'Anthony Hope est libre de droit dans le cadre d'une diffusion/adaptation, sous quelque forme que ce soit, dès lors qu'elle s'exerce à titre gratuit. Toute diffusion/adaptation, partielle ou totale, de la présente traduction dans un cadre commercial est interdite, hors les traditionnels besoins d'exemple et de citation.

Nicolas FRÉMY.



PLAN OF THE CASTLE OF ZENDA.—Page 23.



Les adieux de la reine

Un homme qui a vécu dans le monde, remarquant combien tout acte, bien qu'il puisse paraître en lui-même léger et insignifiant, peut devenir la source de conséquences vastes et nombreuses, s'étendant sur des années et des siècles, pouvait difficilement se sentir rassuré à la simple constatation de la mort du Duc de Strelsau, de la libération du roi Rodolphe et de sa restauration sur le trône, et que s'arrêterait là, une bonne fois pour toute, les troubles nés de l'audacieuse conspiration de Michael le Noir. Les enjeux avaient été élevés et la lutte difficile ; les passions avaient été aiguisées et les graines de la discorde semées. Cependant, Michael, en voulant s'emparer de la couronne, avait provoqué un trouble qu'il avait payé de sa vie : n'était-ce pas là un point final à tout cela ? Michael était mort, la Princesse était l'épouse de son cousin, l'histoire gardée au secret et le visage de M. Rassendyll invisible dans toute la Ruritanie. N'était-ce pas là un point final à tout cela ? Ainsi parlai-je avec mon ami, le Connétable de Zenda, tandis que nous discutions au bord du lit du Maréchal Strakenz. Le vieil homme, déjà proche de cette mort qui nous priverait bientôt de son aide et de son conseil, inclina la tête pour acquiescer : avec l'âge et la maladie, l'amour de la paix se nourrit de l'espoir de celle-ci. Mais le Colonel Sapt, lissant sa moustache et faisant tourner son cigare dans sa bouche, répondit :

« Vous êtes très optimiste, ami Fritz. Mais Rupert de Hentzau est-il mort ? Je ne l'ai point entendu dire. »

Voilà qui était bien parlé, et bien digne du vieux Sapt. Cependant, l'homme est peu de chose sans les hasards du destin et Rupert lui-même aurait pu difficilement venir troubler notre repos. Chargé du poids de sa propre culpabilité, il n'osait plus mettre le pied dans le royaume dont il s'était échappé avec une rare chance, mais voyageait à travers l'Europe, vivant de ses astuces et, selon certains, ajoutant à ses revenus quelques galanteries pour lesquelles il ne refusait point de substantielles récompenses. Mais il demeurait toujours présent dans nos esprits, et ne cessait jamais de demander comment il pourrait obtenir la permission de revenir et de profiter du statut auquel l'avait élevé la mort de son oncle. L'agent en chef, par l'intermédiaire duquel il avait l'audace d'approcher le roi était son parent, le Comte de Luzau-Rischenheim, un jeune homme de haut rang et de grande richesse qui était dévoué à Rupert. Le Comte remplissait sa mission parfaitement : reconnaissant les graves offenses de Rupert, il mettait en avant l'impétuosité de la jeunesse et l'influence prédominante que le Duc Michael avait exercé sur son protégé et il promettait, en des termes si significatifs qu'ils trahissaient les propres mots dictés par Rupert, une fidélité future aussi discrète que sincère. « Donnez-moi mon prix et je tiendrai ma langue », semblaient signifier les paroles de Rupert à travers les lèvres déférentes de son cousin. Comme on pouvait le supposer toutefois, le Roi et ceux qui le conseillaient en la matière, connaissant trop bien les manières de l'homme qu'était le Comte de Hentzau, n'étaient guère enclins à prêter l'oreille au prière de son ambassadeur. Nous conservions un contrôle ferme sur les revenus de Maître Rupert et surveillions ses mouvements de notre mieux, car nous étions fermement déterminés à ce qu'il ne revienne jamais en Ruritanie. Peut-être aurions nous pu

obtenir son extradition et le faire prendre pour prix de ses crimes ; mais de nos jours, n'importe quel voyou ne méritant pas mieux que d'être suspendu à l'arbre le plus proche doit avoir ce qu'on appelle un procès équitable. Et nous craignons que, si Rupert était remis aux mains de notre police et présenté devant la Cour de Strelsau, le secret que nous gardions si précieusement ne devienne bientôt la rumeur de toute la cité puis de toute l'Europe. Aussi Rupert demeurait-il impuni si ce n'est par le bannissement et la confiscation de ses rentes.

Cependant, Sapt avait raison à son propos. Aussi désarmé qu'il pouvait paraître, il n'avait pas abandonné la lutte un seul instant. Il vivait dans la foi que sa chance vienne et de jour en jour se tenait prêt à son arrivée. Il complotait contre nous, tout comme nous complotions pour nous protéger de lui. Si nous le surveillions, lui gardait un oeil sur nous. Son ascendant sur Luzau-Rischenheim s'accrut notablement après une visite que son cousin lui fit à Paris. Depuis cette date, le jeune comte commença à l'entretenir de ses ressources. Ainsi armé, il rassembla de vastes moyens autour de lui et organisa un système d'espionnage qui conduisait à ses oreilles toutes nos actions et l'entière description des affaires à la Cour. Il connaissait, bien plus précisément que n'importe qui d'autre en dehors du cercle royal, les mesures prises pour le gouvernement du royaume et les considérations qui dictaient la conduite de sa politique. Plus important encore, il possédait tous les détails relatifs à la santé du Roi, bien que toute information à ce sujet fut donnée avec la plus grande réticence. Que ces découvertes en fussent restées là et cela n'eut provoqué que quelques contrariétés et perturbations, mais sans doute de moindre importance. Elles se poursuivirent. Mis sur la piste par son implication dans ce qui s'était passé au cours de l'usurpation du trône par M. Rassendyll, il découvrit le secret qui avait été caché avec succès au roi lui-même. La connaissance de celui-ci lui offrit l'opportunité qu'il attendait ; en en faisant un audacieux usage, il entrevoyait sa chance. Je ne puis dire s'il fut plus fortement influencé par son désir de rétablir sa position dans le royaume ou par la rancune qu'il avait contre M. Rassendyll. Il aimait le pouvoir et l'argent. Tendrement aussi aimait-il la vengeance. Sans aucun doute les deux motivations marchèrent-elles de concert et il se réjouissait de voir que l'arme placée entre ses mains était à double tranchant. De l'un, il espérait se frayer son propre chemin ; de l'autre, il espérait blesser l'homme qu'il détestait par l'intermédiaire de la femme que cet homme aimait. Finalement, le Comte de Hentzau, découvrant avec sagacité le sentiment qui existait entre la Reine et Rodolf Rassendyll, mit ses espions au travail et fut récompensé par la découverte de l'objet de mes visites annuelles avec M. Rassendyll. Au moins faisait-il des conjectures sur la nature de mon voyage ; cela était suffisant pour lui. Ses mains et son esprit furent bientôt occupés à traduire le savoir en comptes ; les scrupules du coeur n'avaient jamais encombré la route de Rupert.

Voilà maintenant trois années qu'avait eu lieu le mariage qui avait embrasé de joie toute la Ruritanie et concrétisé aux yeux de tout le peuple le visible triomphe sur Michael le Noir et ses complices conspirateurs. Depuis trois ans, la Princesse Flavie était Reine. Je suis désormais parvenu à un âge où un homme contemple une vie avec un regard libéré qui n'est plus obscurci par les brumes de la passion. Le temps de mes amours est passé ; cependant, il n'est rien dont je ne sois plus reconnaissant envers Dieu Tout-puissant que le don de l'amour de ma femme. Dans la tempête, il a été mon ancre et dans les cieux sans nuage, il fut mon étoile. Mais nous, gens du commun, sommes libres de suivre nos coeurs ; suis-je un vieux fou pour dire qu'est fou celui qui voudrait en faire autrement ? Notre liberté n'est pas pour les Princes. Nous n'avons point besoin d'attendre un monde futur pour que s'équilibre la chance

entre les hommes ; même ici-bas il y a une équitable répartition. Pour les hauts placés, pour prix de leur état, de leur fortune et de leurs honneurs ils s'acquittent d'un fardeau aussi lourd qu'eux sont grands ; aux pauvres, ce qui veut dire nous autres, notre bonheur ne pourrait résider dans les draps du plaisir et des délices. Eh bien, s'il n'en était pas ainsi, qui pourrait dormir la nuit ? Ce fardeau reposait sur la Reine Flavie ; je le savais alors, et j'en ai encore conscience aujourd'hui, aussi bien qu'un homme puisse se l'imaginer. Je crois que seule une femme le connaît pleinement, car aujourd'hui encore les yeux de mon épouse se remplissent de larmes lorsque nous en parlons. Cependant elle le portait et si elle a échoué en quoi que ce soit, je m'étonne que cela soit en si peu. Car si elle n'avait jamais aimé le Roi, elle n'avait pas plus aimé quiconque de tout son cœur. La santé du Roi, brisée par les horreurs et les rigueurs de son emprisonnement dans le château de Zenda, s'aggrava bientôt. Certes il vivait ; disons qu'il tirait au fusil et chassait, et conservait entre ses mains au moins une partie du gouvernement. Mais depuis le jour de sa libération, il était un invalide inquiet, totalement différent du prince joyeux et jovial que les bandits de Michael avaient enlevé dans le stand de tir. Il y avait pire que cela. Le temps passant, les premiers sentiments de gratitude et d'admiration qu'il avait ressentis à l'égard de M. Rassendyll s'étaient évanouis. Il en vint à ressasser de plus en plus ce qui s'était passé alors qu'il était prisonnier. Il était obsédé non seulement par la craintive chasse à l'homme contre Rupert de Hentzau, entre les mains duquel il avait tant souffert, mais aussi par une morbide et presque folle jalousie de M. Rassendyll. Rodolf avait joué le rôle du héros, tandis que lui gisait inutile. À Rodolf revenait le mérite des exploits pour lesquels son propre peuple le fêtait dans sa propre capitale. À Rodolf revenaient les lauriers qui couronnaient son front impatient. Il avait assez de noblesse pour s'indigner de ce crédit usurpé, sans la force de le supporter vaillamment. Et la haineuse comparaison le heurtait jusqu'en sa maison. Sapt avait l'habitude de lui dire que Rodolf faisait ceci ou cela, avait établi ce précédent ou celui-là, engagé cette politique ou une autre, et que le Roi ne pouvait faire mieux que de s'inscrire dans les pas de Rodolf. Le nom de M. Rassendyll franchissait même les lèvres de sa femme, mais lorsqu'elle parlait de lui, c'était comme lorsque l'on parle d'un grand homme défunt et qui éblouit les vivants de l'ombre de son nom. Je ne crois pas que le Roi est discerné la vérité qui conduisait sa femme à passer ses jours cachée de lui. De toute façon, il était rare que Sapt ou moi-même mentionnions le nom de Rodolf, et de la bouche de la Reine, il ne pouvait le supporter. Je l'ai vu tomber sous l'emprise d'une jalousie passionnel rien qu'en l'entendant et il perdait le contrôle de lui-même pour ce qui n'était qu'une légère provocation.

Mu par cette troublante jalousie, il recherchait continuellement à obtenir de la reine des preuves de son amour et de son attachement bien au-delà de ce que la plupart des époux pouvaient exiger ou, à mon humble avis, pouvaient demander de bon droit, lui demandant toujours ce que dans son cœur il craignait qu'elle ne veuille plus lui offrir. Elle accorda beaucoup, par pitié et par devoir ; mais par moment, étant simplement humaine et une femme au fort tempérament elle-même, elle échoua. Alors, la plus légère rebuffade ou froideur involontaire était amplifiée par la folie d'un homme en une grande offense ou en insulte préméditée et rien de ce qu'elle pouvait faire ne pouvait l'atténuer. Aussi, eux qui ne s'étaient jamais trouvés dans la paix, s'éloignèrent-ils l'un de l'autre de plus en plus. Il était seul dans sa maladie et sa suspicion, elle dans sa tristesse et ses souvenirs. Il n'y avait pas d'enfant pour combler le fossé qui les séparait, et bien qu'elle fut sa reine et sa femme, elle devint presque une étrangère pour lui. Il semblait en tout cas souhaiter qu'il en soit ainsi.

Ainsi, plus malheureuse que si elle avait été veuve, elle vécut trois années et seulement une fois par an envoyait-elle trois mots à l'homme qu'elle aimait et recevait de lui trois mots en retour. Puis la force l'abandonna. Une pitoyable scène avait eu lieu au cours de laquelle le roi l'avait outragée suite à une affaire de faible importance – l'incident échappe à ma mémoire – proférant devant des tiers des paroles que même seule elle n'aurait pu entendre avec dignité. J'étais là, avec Sapt. Les yeux du Colonel s'étaient plissés de colère. « Je devrais le faire taire à sa place », l'entendis-je murmurer, car la folie du Roi avait largement émoussé jusqu'à sa dévotion. La chose, dont je ne dirais pas plus, eut lieu un jour ou deux avant que je ne doive partir pour rencontrer M. Rassendyll. Je devais le rencontrer cette fois à Wintenberg, car j'avais été reconnu l'année précédente à Dresde. Wintenberg, endroit de plus petite taille et moins sujette à se trouver sur la route de visiteur, était bien plus sûr. Je me rappelle très bien comment elle était lorsqu'elle m'a appelé dans sa propre chambre, quelques heures après qu'elle avait quitté le roi. Elle se tenait près de la table ; la boîte était posée dessus, et je savais parfaitement qu'elle contenait la rose rouge et le message. Mais il y avait plus ce jour-là. Sans préambule, elle aborda l'objet de mon voyage.

« Je dois lui écrire », dit-elle. « Je ne peux plus le supporter, je dois écrire. Mon cher ami Fritz, vous le porterez en sécurité pour moi, n'est-ce pas ? Et il doit m'écrire. Et vous porterez sa réponse en sécurité, n'est-ce pas ? Ah, Fritz, je sais que j'ai tort, mais je suis affamée, affamée, affamée ! Et ce sera la dernière fois car je sais que si j'envoie quoi que ce soit, il faudra que j'envoie plus. Aussi, après cette fois, je n'envoierai plus rien. Mais je dois lui dire au revoir. Il faut aussi ses adieux pour m'aider à supporter ma vie. Cette dernière chose, Fritz, faites-le pour moi. »

Les larmes roulaient sur ses joues, qui alors avaient quitté leur pâleur pour un rouge passionné. Ses yeux me défiaient alors même qu'ils suppliaient. J'inclinai la tête et lui baisai la main.

« Avec l'aide de Dieu, je porterai ceci en sécurité et vous rapporterai la réponse tout aussi en sécurité, ma Reine », dis-je.

« Et dites-moi comment il est. Regardez-le attentivement Fritz. Voyez s'il a l'air en bonne santé et fort. Oh, et rendez-le heureux et joyeux. Apportez ce sourire jusqu'à ses lèvres, Fritz, et cet heureux scintillement jusqu'à ses yeux. Quand vous parlerez de moi, voyez s'il... s'il a l'air de m'aimer encore. ». Mais alors elle s'effondra, pleurant. « Mais ne lui dites pas que je vous ai dit cela, il serait affligé si je doutais de son amour. Je n'en doute point ; oh non, pas du tout. Mais dites-moi, rapportez moi comment il est lorsque vous parlez de moi, n'est-ce pas, Fritz ? Voyez, voici la lettre. »

La retirant de sa poitrine, elle l'embrassa avant de me la donner. Ensuite, elle ajouta une centaine d'avertissements, comment je devais porter sa lettre, comment je devais aller puis revenir, et comment je devais faire pour ne courir aucun danger, parce que ma femme Helga m'aimait autant qu'elle-même aurait aimé son propre mari si Heaven avait été plus gentil. « Au moins, autant que j'aurais dû l'aimer, Fritz », dit-elle, maintenant entre le sourire et les larmes. Elle n'aurait pu croire qu'une femme pu aimer comme elle aimait.



Je laissai la Reine et partis préparer mon voyage. J'avais l'habitude de ne prendre qu'un seul domestique avec moi et j'en choisisais un différent chaque année. Aucun d'eux ne savait que je rencontrais M. Rassendyll mais ils supposaient que j'étais impliqué dans une affaire privée dont je faisais un prétexte pour obtenir l'autorisation de m'absenter de la cour. Cette fois, j'avais choisi de prendre un jeune Suisse avec moi, qui était entré à mon service seulement quelques semaines auparavant. Son nom était Bauer. Il paraissait être un homme simplet, presque stupide mais aussi honnête qu'on pu l'être et très obligeant.

Il m'avait été envoyé avec forces recommandations et je n'avais point hésité à l'engager. Je le choisisais maintenant comme compagnon, essentiellement parce qu'il était un étranger et ainsi moins sujet à bavarder avec les autres domestiques lorsqu'il reviendrait. Je ne veux pas prétendre avoir beaucoup d'intelligence, mais je dois confesser que je suis vexé de devoir me rappeler combien ce lourd jeune homme, au regard dénué de malice, se moqua de moi. Rupert, en effet, savait que je devais rencontrer M. Rassendyll à Dresde l'année précédente. Il conservait un regard suspicieux sur tout ce qui se passait dans le Strelsau ; Rupert avait procuré à cet individu les meilleures références et me l'avait envoyé, dans l'espoir que cela le servit pour être embauché. Si ma décision de le prendre avec moi à Wintenberg avait peut-être été espérée, elle pouvait difficilement être tenue pour certaine. Ce fut une addition des chances qui sert si souvent les objectifs d'un plan intelligent.

Allant prendre congé du roi, je le trouvai blotti près du feu. Le jour n'était pas froid, mais la fraîche humidité de son donjon semblait avoir pénétré jusqu'au coeur de ses os. Il était ennuyé de mon départ et me questionna avec amertume sur les raisons qui provoquaient ce voyage. J'esquivais sa curiosité de mon mieux mais je ne pu apaiser son humeur malade. Mi honteux de son récent esclandre, mi anxieux de se la justifier à lui-même, il se mit crier plein d'inquiétude :

« Une affaire ! Oui, n'importe quelle affaire est une assez bonne excuse pour me quitter ! Par le ciel, je me demande si jamais un roi fut plus mal servit que je ne le suis ! Pourquoi vous êtes vous donné la peine de me sortir de Zenda ? Personne ne me désire, personne ne s'inquiète de savoir si je suis vivant ou mourant. »

Raisonner avec un tel état d'esprit était impossible. Je ne pouvais que l'assurer que je hâterai mon retour de tous les moyens possibles.

« Oui, faites ainsi », dit-il. « Je veux quelqu'un pour s'occuper de moi. Qui sait ce que ce mauvais Rupert pourrait encore tenter contre moi ? Et je ne peux me défendre moi-même, n'est-ce pas ? Je ne suis pas Rodolf Rassendyll, n'est-ce pas »

Ainsi, avec un mélange de plainte et de perfidie, me sermonnait-il. Finalement, je restais silencieux, attendant qu'il lui plaise de me congédier. De toute façon, j'étais heureux qu'il ne soupçonne en rien le motif de mon voyage. Que j'eus prononcé un seul mot concernant M. Rassendyll et il ne m'eut pas laissé partir. Auparavant, il était déjà devenu abject devant moi en apprenant que j'étais en communication avec Rodolf. La jalousie avait si totalement détruit la gratitude en son sein. Même s'il avait appris ce que je transportais, je ne crois pas qu'il eut pu détester son sauveur davantage. Visiblement, de tels sentiments lui étaient devenus naturels. Ce n'était pas le moins douloureux à constater.

En quittant le roi, je rencontrais le Connétable de Zenda. Il était informé de mon voyage et, m'asseyant à ses côtés, je lui parlais de la lettre que je portais et convenait avec lui de la façon de l'informer sûrement et rapidement de mon devenir. Il n'était pas de bonne humeur ce jour-là : le roi l'avait également froissé et le Colonel Sapt n'avait plus beaucoup de patience en réserve.

« Si nous ne nous sommes pas coupés la gorge les uns les autres d'ici là, nous devrions être à Zenda lorsque vous arriverez à Wintenberg. », dit-il. « La Cour s'y déplace demain et je devrais y être aussi longtemps que le Roi y sera. »

Il marque une pause puis ajouta alors : « Détruisez la lettre s'il y a un quelconque danger. »

J'acquiesçai.

« Et détruisez-vous avec, si c'est la seule possibilité, » ajouta-t-il avec un sourire maussade. « Dieu seul sait pourquoi elle doit envoyer un message aussi stupide ; mais puisqu'elle le doit, elle aurait dû m'envoyer avec. »

Je savais que Sapt était de nature à railler toute forme de sentiment, et je ne relevai pas les termes qu'il employait pour qualifier les adieux de la reine. Je me contentais de répondre à la dernière partie de ce qu'il disait.

« Non, il vaut mieux que vous soyez ici, » insistai-je.

« Car si je devais perdre la lettre – bien qu'il y ait peu de chance qu'il en soit ainsi – vous pourriez empêcher que cela ne parvienne jusqu'au roi. »

« Je pourrai essayer », déclara-t-il dans un sourire. « Mais sur ma vie, provoquer le destin pour la sauvegarde d'une lettre ! Une lettre est gage bien léger pour risquer la paix d'un royaume. »

« Malheureusement, » dis-je, « c'est la seule chose qu'un messager puisse porter convenablement ».

« Au revoir, alors, » grogna le colonel. « Dîtes à Rassendyll de ma part qu'il a bien agit. Mais dites-lui de faire plus. Laissez-les se dire adieu et en finir avec cela. Grand Dieu, va-t-il gaspiller toute sa vie à penser à une femme qu'il ne voit jamais ? » L'attitude de Sapt était pleine d'indignation. « Que doit-il faire de plus ? », demandais-je. « Son devoir ici n'est-il pas terminé ? ».

« Oui, c'est fait. Peut-être est-ce fini, » répondit-il. « Au moins nous a-t-il rendu notre bon roi ».

Rejeter sur le Roi l'entière responsabilité de ce qu'il était devenu eut été pure injustice. Sapt n'était pas coupable de cela, mais sa déception était amère car tous nos efforts n'avaient point assuré un meilleur dirigeant pour la Ruritanie. Sapt pouvait être un serviteur, mais il aimait que son maître agisse comme un homme.

« Oui, je crois que le travail de ce brave homme ne soit terminé », dit-il alors que je lui serrais la main. Puis une soudaine lueur brilla dans ses yeux. « Peut-être pas », murmura-t-il. « Qui sait ? »

Un homme n'a pas besoin, du moins je l'espère, d'être outrageusement dévoué vis-à-vis de son épouse pour souhaiter un dîner calme avec sa femme avant qu'il ne parte pour un long voyage. Quoi qu'il en soit, telle était ma préférence et je fus ennuyé de voir que le cousin d'Helga, Anton de Strofzin, s'était invité pour partager notre repas et nos adieux. Il conversait avec son habituelle vacuité sur tous les sujets qui pouvaient être les supports de rumeurs à travers le Strelsau. Des rumeurs disaient le roi malade ; que la reine était fâché d'être transportée à Zenda ; que l'archevêque désirait prêcher contre les jupes basses ; que le chancelier allait être révoqué ; que sa fille allait être mariée, et ainsi de suite. J'écoutais sans entendre. Mais la dernière partie de sa litanie accrocha mon attention vagabonde.

« Il y a eut des paris au club », dit Anton, « sur le fait que Rupert de Hentzau serait rappelé. Avez-vous entendu quelque chose en ce sens, Fritz ? »

Si j'avais su quoi que ce soit, il est inutile de dire que je ne l'aurais point confié à Anton. Mais une telle supposition était si complètement éloignée des intentions du roi que je ne fis aucune difficulté pour contredire cette assertion avec un air assuré. Anton m'écouta avec un plissement critique de son front lisse.

« Tout cela est très bien », dit-il, « et j'ose dire que vous êtes tenu de parler ainsi. Tout ce que je sais c'est que Rischenheim en a fait allusion au Colonel Markel il y a un jour ou deux. »



« Rischenheim veut croire en ce qu'il espère », dis-je.

« Et où est-il parti », cria Anton, exultant. « Pourquoi a-t-il soudainement quitté le Strelsau ? Je vous dis qu'il est parti pour rencontrer Rupert, et je vous parie ce que vous voudrez qu'il lui porte quelque proposition. Ah, vous ne savez pas tout, Fritz, mon garçon »

Il était en effet vrai que je ne savais pas tout. Je me forçais de l'admettre. « Je ne savais même pas que le comte était parti, et encore moins pour quelle raison », dis-je.

« Vous voyez, » s'exclama Anton. Et il ajouta, d'un air supérieur : « Vous devriez garder vos oreilles ouvertes, mon garçon ; alors peut-être vaudriez-vous ce que le Roi vous paye. »

« Je ne vaudrais pas moins, je crois », dis-je, « car il ne me paye rien ». En effet, à cette époque, je n'avais aucune charge si ce n'est la position de camériste honoraire de Sa Majesté la Reine. Tout conseil dont le Roi pouvait avoir besoin de ma part était donné et demandé officieusement.

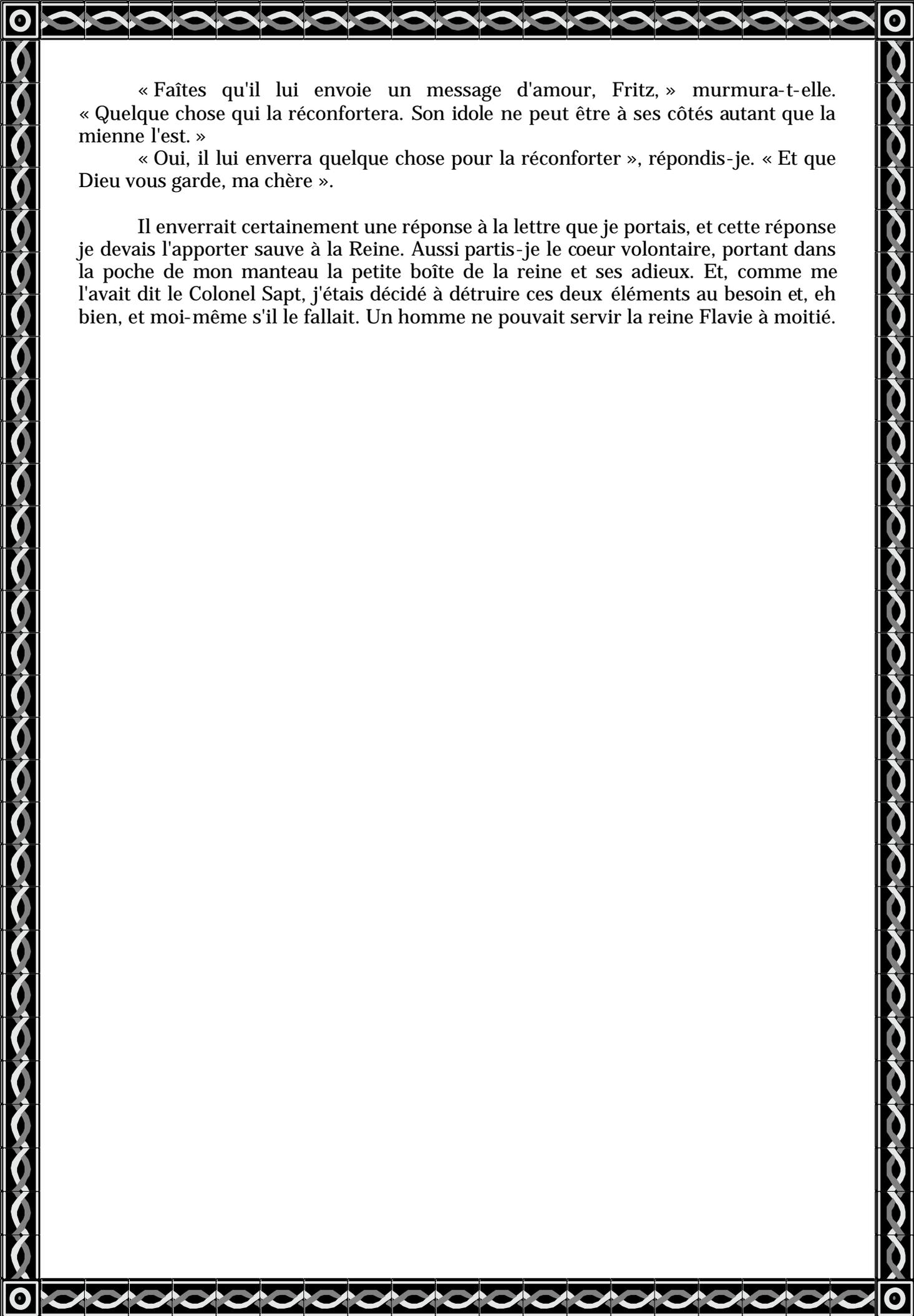
Anton reparti, persuadé d'avoir marqué un point. Je ne voyais pas comment. Il était possible que le Comte de Luzau-Rischenheim était parti rencontrer son cousin, tout comme il était possible qu'une telle affaire n'eût pas besoin de son secours. Quoi qu'il en soit, le sujet ne me concernait pas. J'avais entre les mains une affaire plus pressante. Vidant mon esprit de toute chose, je priai le maître d'hôtel de dire à Bauer de terminer mes bagages et de les déposer sur le pas de ma porte à temps. Depuis le départ de notre invité, Helga s'était occupée en préparant de petites douceurs pour mon voyage ; elle venait à présent vers moi pour me dire au revoir. Bien qu'elle essayât d'en cacher toute trace, je remarquais un certain malaise dans ses manières. Elle n'aimait pas mes voyages, s'imaginant des dangers et des risques dont je ne voyais pas la vraisemblance. Je ne voulais pas l'abandonner dans cet état d'esprit et, alors que je l'embrassais, je lui promis de revenir dans quelques jours. Même à elle, je n'osais lui parler du nouvel et dangereux courrier que je portais, bien que sache qu'elle partageait la complète confiance de la Reine.

« Mes amitiés au Roi Rodolf, le vrai Roi Rodolf », dit-elle. « Bien que vous lui apportiez ce qui ne lui fera guère penser à mon amitié. »

« Je n'ai aucunement le désir qu'il y pense de trop, ma chère », dis-je. Elle me prit les mains et leva les yeux vers mon visage.

« Quel ami vous êtes, Fritz, n'est-ce pas ? », dit-elle. « Vous adorez M. Rassendyll. Je sais que vous pensez que je devrais l'adorer aussi, s'il me le demandait. Eh bien, je ne devrais pas. Je suis suffisamment folle pour avoir ma propre idole. »

Toute ma modestie ne me laissait pas cependant douter de quelle idole il pouvait s'agir. Soudain, elle se rapprocha de moi et murmura à mon oreille. Je crois que notre propre bonheur l'avait conduite à une soudaine compassion envers sa maîtresse.



« Faites qu'il lui envoie un message d'amour, Fritz, » murmura-t-elle.
« Quelque chose qui la réconfortera. Son idole ne peut être à ses côtés autant que la mienne l'est. »

« Oui, il lui enverra quelque chose pour la réconforter », répondis-je. « Et que Dieu vous garde, ma chère ».

Il enverrait certainement une réponse à la lettre que je portais, et cette réponse je devais l'apporter sauve à la Reine. Aussi partis-je le coeur volontaire, portant dans la poche de mon manteau la petite boîte de la reine et ses adieux. Et, comme me l'avait dit le Colonel Sapt, j'étais décidé à détruire ces deux éléments au besoin et, eh bien, et moi-même s'il le fallait. Un homme ne pouvait servir la reine Flavie à moitié.

Une garç sans fiacrç

Les dispositions pour ma rencontre avec M. Rassendyll avaient été établies, par lettres, avec précaution avant qu'il ne quitte l'Angleterre. Il devait se trouver à l'Hôtel du Lion Doré à onze heures, la nuit du 15 octobre. Je comptais arriver dans la ville entre huit et neuf heures le même soir, descendre dans un autre hôtel et, sous le prétexte de faire un tour, me glisser dehors et le rejoindre à l'heure convenue. Je pourrais alors remplir ma mission, prendre sa réponse, et profiter du rare plaisir d'une longue conversation avec lui. Tôt le lendemain matin, il devait avoir quitté Wintenberg et je devais être sur le chemin du retour vers Strelsau. Je savais qu'il n'échouerait point à être au rendez-vous, et j'étais parfaitement confiant d'être capable de conduire le plan avec ponctualité ; toutefois, j'avais pris la précaution d'obtenir l'autorisation de m'absenter pendant une semaine, au cas où un incident imprévu aurait retardé mon retour. Conscient d'avoir fait tout ce que je pouvais pour me garder de tout malentendu et de toute mésaventure, je montais dans le train avec un esprit relativement serein. La boîte était dans ma poche intérieure, la lettre dans un porte-monnaie. Je pouvais tous deux les sentir avec ma main. Je n'étais pas en uniforme mais j'avais pris mon revolver. Bien que je n'avais pas de raison d'entrevoir une quelconque difficulté, je n'oubliais pas que ce que je transportais devait être protégé de tout danger et à n'importe quel prix.

L'exténuant voyage nocturne se terminait. Au matin, Bauer vint me voir, accomplit ses petits devoirs, refit mon sac de voyage, m'apporta du café puis me laissa. Il était alors près de huit heures ; nous étions arrivés dans une gare de quelque importance et nous ne devons pas marquer de nouvel arrêt avant midi. Je vis Bauer entrer dans le compartiment de deuxième classe dans lequel il voyageait et je m'installais dans mon propre *coupé*. Je crois que c'est à cet instant que la pensée de Rischenheim me revint en tête, et je me retrouvais à me demander pourquoi il s'accrochait à l'idée sans espoir de compter sur le retour de Rupert et quelle affaire l'avait éloigné de Strelsau. Mais je ne fis pas grand cas de tout cela et, somnolent suite à l'interruption de mon repos nocturne, je m'assoupissais bientôt. J'étais seul dans la voiture et pouvais dormir sans crainte du danger. Je fus réveillé par notre halte de midi. Ici je vis encore Bauer. Après avoir pris un bol de soupe, je me rendis au bureau du télégraphe pour envoyer un message à ma femme ; non seulement le contenu de celui-ci calmerait ses esprits mais assurerait également que les mots relatifs à ma progression sans problème iraient jusqu'à la reine. Alors que j'entrai dans le bureau, je rencontrai Bauer qui en sortait. Il sembla plutôt surpris de notre rencontre mais m'affirma avec une grande aisance qu'il avait télégraphié pour réserver des chambres à Wintenberg, une précaution bien inutile puisqu'il n'y avait aucun risque que l'hôtel fut complet. Pour être plus exact, j'en fus ennuyé car je souhaitais tout spécialement éviter d'attirer l'attention sur mon arrivée. Toutefois, le mal était fait et réprimander mon serviteur aurait pu l'accroître encore en provoquant la mise en branle de son esprit afin de découvrir les motivations de mon goût du secret. Aussi ne dis-je rien, mais passait devant lui en acquiesçant. Quand tous les évènements furent révélés,

j'eus quelque raison de supposer qu'en plus de son message à l'aubergiste, Bauer en avait envoyé un d'une nature et à un destinataire que je ne soupçonnais pas.

Nous nous arrê tâmes encore une fois avant d'atteindre Wintenberg. Je passais la tête par la fenêtre pour regarder autour de moi et je vis Bauer qui se tenait près du compartiment à bagages. Il courut jusqu'à moi avec empressement, me demandant si j'avais besoin de quelque chose. Je lui répondis : « rien », mais au lieu de repartir, il commença à me parler. De plus en plus fatigué de sa compagnie, je retournai à mon siège et attendit avec impatience que le train reparte. Il y eut un nouveau retard de cinq minutes et ensuite nous repartîmes. « Dieu merci ! » m'exclamai-je, m'installant confortablement dans mon siège et prenant un cigare dans ma valise.

Mais dans l'instant, le cigare roula encore intact sur le sol, alors que je sautais sur mes pieds et me précipitai à la fenêtre. En effet, alors que nous libérions la gare, je vis emmené sur les épaules d'un porteur, derrière la voiture, un sac qui ressemblait beaucoup au mien. Bauer avait été en charge de mon sac et il avait été placé dans le compartiment selon ses ordres. Il semblait improbable qu'il en fût maintenant retiré par erreur. Cependant, le sac que j'avais vu était très semblable au sac que je possédais. Mais je n'en étais point sûr et n'eût pu rien faire, quand bien même en fus-je assuré. Nous ne devons pas nous arrêter avant Wintenberg et, avec ou sans mon bagage, il fallait que je fusse dans la ville ce soir-là.

Nous arrivâmes ponctuels à l'heure prévue. Je demeurai assis dans le compartiment quelques instants, attendant que Bauer ouvre la porte et vienne prendre mon maigre bagage. Il ne vint pas, aussi sortis-je. Il apparut qu'il y avait quelques autres passagers avec moi et ceux-ci disparaissaient rapidement, à pied ou dans des voitures et des cabs qui attendaient en dehors de la gare. Je demeurais debout, à la recherche de mon serviteur et de mes bagages. L'air du soir était doux ; j'étais encombré par mon sac de voyage et un lourd manteau de fourrure. Il n'y avait aucun signe, ni de Bauer ni de mes bagages. Je demeurais là où j'étais pendant cinq ou six minutes. Le chef de train avait disparu mais je remarquai alors le chef de gare. Il semblait porter un dernier regard sur les lieux. Allant jusqu'à lui, je lui demandai s'il avait vu mon serviteur mais il ne pu me donner aucune nouvelle le concernant. Je n'avais aucun billet de bagage, le mien étant resté entre les mains de Bauer, mais je le persuadai de me permettre de regarder les bagages qui venaient d'arriver. Mon bien ne se trouvait pas parmi eux. Le chef de gare, je crois, était enclin à être quelque peu sceptique quant à l'existence du sac comme du serviteur. Sa seule suggestion fut que l'homme avait été laissé en arrière accidentellement. Je fis remarquer que dans ce cas, il n'aurait pas eu mon bagage avec lui et qu'alors l'objet serait venu avec le train. Le chef de gare admit la force de mon argument ; il haussa les épaules et ouvrit les mains. Il avait visiblement épuisé ses ressources.

Alors, pour la première fois et avec une certaine force, un doute sur la fidélité de Bauer s'insinua dans mon esprit. Je considérai combien je savais peu de chose sur l'homme et combien ma charge était grande.

Trois rapides mouvements de la main m'assurèrent que la lettre, la boîte et le revolver étaient à leur place respective. Si Bauer était parti à la chasse dans mon sac, il avait fait chou blanc. Le chef de gare ne remarqua rien ; il fixait la lampe à gaz blafarde qui pendait du plafond. Je me retournai vers lui :

« Eh bien, dites-lui, lorsqu'il viendra... », commençai-je.

« Il ne viendra pas ce soir, c'est sûr, » m'interrompit le chef de gare, sans grande politesse. « Aucun autre train n'arrive ce soir ».

« Dites-lui lorsqu'il finira par arriver de me rejoindre sur le champ au Wintemberghof. J'y vais immédiatement ». En effet le temps nous était compté et je ne souhaitais pas faire attendre M. Rassendyll. De plus, dans ma nervosité nouvellement née, j'étais anxieux d'accomplir ma course dès que cela fut possible. Qu'était-il advenu de Bauer ? Cette pensée cheminait et maintenant avec elle une autre se glissait qui semblait reliée d'une subtile façon avec ma position présente : pourquoi et pour quelle destination le Comte de Luzau-Rischenheim avait-il quitté Strelsau un jour avant que je n'entame mon voyage jusqu'à Wintenberg ?

« S'il vient, je lui dirai », déclara le chef de gare et tandis qu'il parlait, il regarda tout autour de la cour.

Il n'y avait pas un seul fiacre en vue ! Je savais que la gare se trouvait à l'extrémité des faubourgs de la ville car j'avais traversé Wintenberg lors de mon voyage de noces, près de trois années auparavant. L'obstacle induit par la marche ajouté à la nouvelle perte de temps mit un comble à mon irritation.

« Pourquoi n'avez-vous pas suffisamment de cabs ? », demandais-je avec colère.

« Il y en a plein d'ordinaire, Monsieur », répondit-il avec plus de civilité, d'un air contrit. « Il y en aurait ce soir, s'il n'y avait eu un incident. »

Un autre incident ! Mon expédition semblait condamnée à être le jouet de la chance.



« Juste avant que votre train n'arrive », continua-t-il, un omnibus est passé. En règle générale, il est rare que quiconque le prenne, mais ce soir plusieurs hommes – oh, vingt ou vingt-cinq, je crois – en descendirent. Je ramassai leurs tickets moi-même et ils venaient tous depuis la première gare de la ligne. Bon, ce n'est pas étrange, parce qu'il y a une bonne taverne là-bas. Mais, assez curieusement, chacun d'eux a pris un fiacre différent, riant et s'apostrophant les uns les autres alors qu'ils parlaient. C'est ce qui a fait qu'il n'y avait qu'un ou deux cabs de disponible lorsque votre train arriva et ils furent tous pris d'assaut en un instant.

Considérée isolément, cette anecdote n'était rien, mais je me demandais si la conspiration qui m'avait privée de mon serviteur m'avait également dépourvue de véhicule.

« Quelle genre d'homme étaient-ils ? », demandai-je.

« Des hommes de toute sorte, monsieur », répondit le chef de gare, « mais la plupart d'entre eux étaient des personnes de bien pauvre apparence. Je me suis demandé où certains d'entre eux avaient obtenus l'argent pour la course. »

La vague sensation de malaise qui m'avait déjà envahie devint plus forte. Bien que je la combattis, me disant que j'étais une vieille femme et un lâche, je dois confesser une pulsion qui me contraignit presque à prier le chef de gare de m'accompagner lors de la marche ; mais, au-delà de la honte d'avoir à montrer une peur sans fondement apparent, j'étais peu disposé à attirer l'attention sur moi, de quelque manière que ce fut. Pour rien au monde je ne voulais que l'on supposât que je transportais quelque chose de valeur.

« Eh bien, il n'y a rien que l'on puisse faire », dis-je et, boutonnant mon lourd manteau contre moi, je pris mon sac de voyage et ma canne à la main puis demandai le chemin jusqu'à l'hôtel. Mon infortune avait brisé l'indifférence du chef de gare qui me dirigea d'un ton compatissant.

« Tout droit le long de la route, monsieur », dit-il, « entre les peupliers, pendant à peine un mile, puis les maisons commencent et votre hôtel se trouve dans le premier quartier que vous rencontrerez, sur la droite. »

Je le remerciais sèchement (car je n'avais point oublié sa première incivilité) et je commençais ma marche, voûté par le poids de mon large manteau et de mon sac de voyage. Lorsque je quittai la cour éclairée, je me rendis compte que la nuit noire était tombée et l'ombre des arbres allongés et plats intensifiait l'obscurité. Je voyais à peine mon chemin et marchait timidement avec de fréquents trébuchements sur les pierres accidentées de la route. Les lampes donnaient une lumière blafarde et largement espacée. Pour ce qui est de la compagnie, j'aurais aussi bien pu être à des milliers de miles de toute maison habitée. En dépit de mes efforts, la pensée du danger assaillant mon esprit avec persistance, je commençai à reconsidérer toutes les circonstances de mon voyage, pliant les détails insignifiants sous de mauvais augures, amplifiant la signification de tout ce qui avait simplement semblé suspicieux, étudiant à la lumière de mes nouvelles appréhensions chaque expression du visage de Bauer et tous les mots qui étaient tombés de ses lèvres. Je n'arrivais pas à me convaincre de ma sécurité. Je portais la lettre de la reine et, à dire vrai, j'aurais donné cher pour que le vieux Sapt ou Rudolf Rassendyll fût à mes côtés.

Ceci dit, lorsqu'un homme suspecte un danger, ne le laissez pas perdre son temps à se demander si ce danger est réel ou à se reprocher sa peur mais laissez le affronter sa lâcheté et agir comme si le danger était réel. Si j'avais suivi cette règle et conservé mes yeux grands ouverts, scrutant les bords de la route et le sol devant moi au lieu de me perdre dans les brumes de mes réflexions, j'aurais peut-être eu le temps d'éviter le piège, ou au moins de porter la main à mon revolver et me battre. Au moins, en dernier ressort, aurais-je eu le temps de détruire ce que je transportais avant que le mal ne l'atteigne. Mais mon esprit était préoccupé et toute l'affaire sembla se dérouler en une minute. À l'instant même où je décrétais la vacuité de mes craintes et que j'étais déterminé à les bannir avec fermeté, j'entendis des voix – un murmure grave et forcé ; je vis deux ou quatre visages dans l'ombre des peupliers sur le bord de la route. Un instant plus tard, un coup m'était porté. Puisque je pouvais fuir, je ne voulus pas combattre. Par un plongeon en avant, j'évitai les hommes qui se jetaient sur moi et commençai à courir en direction des lumières de la ville et des maisons, maintenant distantes d'un quart de mile. Je courus pendant vingt yards, peut-être cinquante. Je ne sais pas. J'entendais les pas derrière moi, aussi rapides que les miens. Alors je tombai la tête la première sur la route – un croc en jambe ! du moins c'est ce que je compris. Ils avaient tendu une corde en travers de ma route. Alors que je tombais, un homme surgit de chaque côté et je me trouvais avec la corde nouée autour de mon corps. Ainsi étais-je allongé, face contre terre, un homme le genou appuyé contre moi, les autres me bloquant chacun une main. Mon visage était comprimé dans la boue de la route et je me sentais comme étouffé ; mon sac de voyage avait rapidement été emmené loin de moi. Alors une voix dit :

« Retournez-le »

Je connaissais la voix ; c'était une confirmation des craintes que je venais à peine de bannir avec tant de difficultés. Cela justifiait les prévisions d'Anton von

Stroffzin et expliquait le pari du Comte de Luzau-Rischenheim – car c'était la voix de Rischenheim !

Ils se saisirent de moi et entreprirent de me mettre sur le dos. J'entrevis là une chance et avec une grande poussée de mon corps, je leur échappai. Pendant un court instant, je fus libre ; mon attaque impétueuse semblait avoir surpris l'ennemi. Je me remis à genoux. Mais mon avantage fut de courte durée. Un autre homme, que je n'avais pas vu, jailli sur moi comme le boulet d'une catapulte. Sa furieuse attaque me renversa. J'étais de nouveau étendu sur le sol, sur le dos cette fois, et ma gorge était méchamment enserrée par des doigts puissants. Au même instant, mes bras furent de nouveaux saisis et maintenus. Le visage de l'homme au-dessus de ma poitrine se pencha vers le mien, et à travers l'obscurité je discernai les traits de Rupert de Hentzau. Il haletait suite à l'effort soudain et l'intense force avec laquelle il me tenait, mais il souriait aussi ; et quand il vit dans mes yeux que je l'avais reconnu, il ria doucement de triomphe. Alors surgit de nouveau la voix de Rischenheim.

« Où est le sac qu'il transportait ? Il se peut que cela soit dans le sac. »

« Stupide que vous êtes, il l'aura sur lui, » dit Rupert, méprisant. « Tenez-le fermement tandis que je cherche. »

De chaque côté, mes mains étaient encore tenues fermement. La main gauche de Rupert ne quitta pas ma gorge mais sa main droite, libre, fondit sur moi, palpant et farfouillant. J'étais allongé, plutôt désarmé, et pris par l'amertume d'une grande consternation. Rupert découvrit mon revolver, le sortit avec une raillerie et le tendit à Rischenheim qui se tenait maintenant à côté de moi. Puis il trouva la boîte ; il la retira, ses yeux étincelants. Il appuya son genou avec force sur ma poitrine, de sorte à ce que je puisse à peine respirer. Puis il se risqua à relâcher ma gorge et ouvrit la boîte avec impatience.

« Amenez une lampe ici », cria-t-il. Un autre ruffian vint avec une faible lampe dont il tourna la lueur vers la boîte. Rupert l'ouvrit et lorsqu'il vit ce qu'il y avait à l'intérieur, il ria encore et le fourra dans sa poche.

« Vite, vite ! » pressait Rischenheim. « Nous avons ce que nous voulions et quelqu'un pourrait venir à tout moment ».

Un bref espoir me réconforta. La perte de la boîte était une calamité mais je pardonnerais à Dame Fortune si seulement la lettre échappait à la capture. Rupert pouvait avoir suspecté que je transportais un gage tel que la boîte, mais il ne pouvait être au courant de la lettre. Écouterait-il Rischenheim ? Non. Le Comte de Hentzau faisait les choses avec minutie.

« Nous pourrions tout aussi bien l'examiner en détail encore un peu » dit-il et il reprit sa recherche. Mon espoir s'évanouit car maintenant il était inévitablement destiné à arriver jusqu'à la lettre.



My chance had come.

Un instant de plus de quête la lui apporta. Il saisit le portefeuille et, se déplaçant impatientement jusqu'à l'homme pour qu'il tienne la lanterne plus près, il commença à examiner son contenu. Je me souviens bien de l'apparence de la pâle clarté de son visage tandis que la violente lumière blanche le faisait surgir de l'obscurité, de sa mine hautaine, avec ses lèvres retroussées et ses yeux méprisants. Il avait la lettre maintenant et une lueur de joie dansait dans ses yeux alors qu'il la décachetait. Un examen hâtif lui dévoila la valeur qu'elle avait. Puis, calmement et délibérément, il s'installa pour la lire, ne faisant cas ni de l'empressement énervé de Rischenheim ou de mon désespoir que trahissaient nos regards coléreux le fixant. Il lut posément, comme s'il s'était trouvé dans un fauteuil au sein de sa propre maison. Ses lèvres souriaient et se retroussaient alors qu'il lisait les derniers mots que la reine avait écrits à son amant. Nul doute qu'il en avait obtenu davantage qu'il n'espérait.

Rischenheim posa une main sur son épaule.

« Vite, Rupert, vite, » le pressa-t-il encore, d'une voix pleine d'agitation.

« Laissez-moi seul, cher homme. Je n'ai rien lu d'aussi amusant depuis longtemps », répondit Rupert. Puis il éclata de rire, criant, « Regardez, regardez ! » et pointa au bas de la dernière page de la lettre. J'étais malade de colère et ma fureur me donne une force nouvelle. Dans la jouissance de ce qu'il venait de lire, Rupert avait baissé sa garde. Son genou pesait plus légèrement contre moi et alors qu'il montrait à Rischenheim le passage de la lettre qui provoquait en lui tant d'amusement, il tourna la tête pendant un instant. Ma chance était venue. D'un rapide mouvement, je le bousculai et je libérai ma main droite par une violente torsion. Je me jetai sur la lettre. Rupert, inquiet pour son trésor, sauta en arrière et me libéra. Je sautais alors sur mes pieds, projetant au loin l'homme qui maintenant mon autre main. Pendant un instant, je me tenais face à Rupert. Je me ruai alors sur lui. Il fut trop vif pour moi. Il s'esquiva derrière l'homme à la lanterne et hurla à l'homme de se jeter sur moi. La lanterne tomba sur le sol.

« Donnez-moi votre canne », entendis-je Rupert dire. « Où est-elle ? Voilà qui est bien. »

Puis vint encore la voix de Rischenheim, implorante et peureuse.

« Rupert, vous avez promis de ne pas le tuer. »

La seule réponse fut un rire bref et féroce. Je bousculai l'homme qui avait jeté dans mes bras et sautai en avant. Je vis Rupert de Hentzau ; sa main était levée au-dessus de sa tête et tenait une solide crosse. Je ne sais ce qu'il advint. Tout se passa dans la vague confusion d'un court instant, un juron de Rupert, une ruade de ma part, une rixe, comme si quelqu'un cherchait à le retenir par derrière, puis il était sur

moi. Je sentis une grande douleur sur le front puis je ne sentis plus rien. De nouveau, j'étais sur le dos, une terrible douleur à la tête, et la conscience évasive et sourde d'un groupe d'homme devant moi, s'agrippant passionnément les uns les autres.

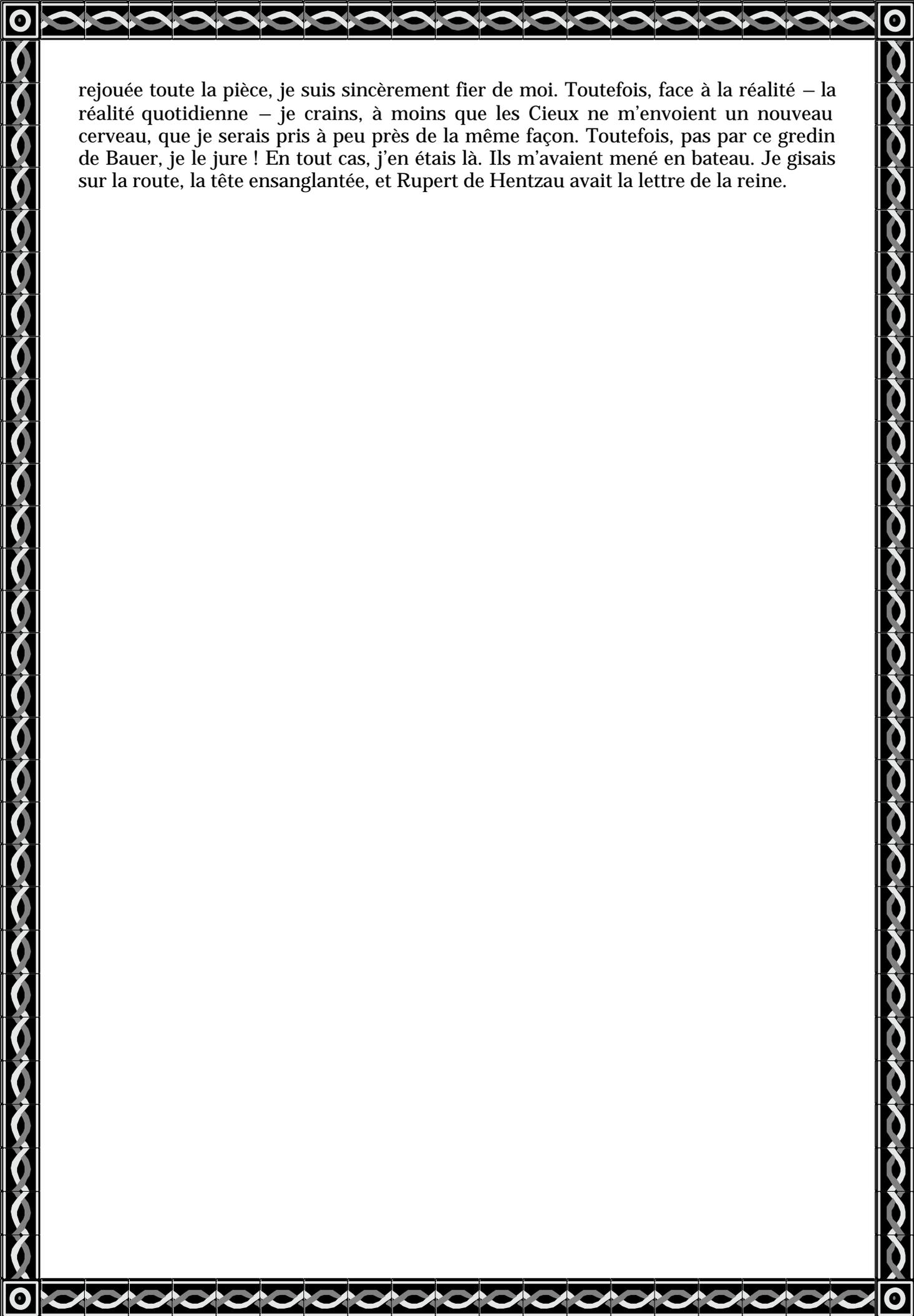
Je ne pouvais entendre ce qu'ils disait et je n'avais pas grand désir de l'entendre. Je m'imaginai, toutefois, qu'ils étaient en train de parler de moi. Ils me regardèrent et avançaient leurs mains vers moi de temps en temps. J'entendis le rire de Rupert et vis sa crosse maintenue au-dessus de moi. Puis Rischenheim m'attrapa par le poignet. Je sais maintenant que Rischenheim rappelait à son cousin qu'il avait promis de ne pas me tuer, que le juron de Rupert ne pesait pas plus qu'un brin de paille dans la balance mais qu'il était simplement retenu par le doute de savoir s'il serait plus délicat de se débarrasser de mon corps ou de me garder vivant. Quoi qu'il en soit, sur l'heure, je ne comprenais rien mais demeurai allongé, indifférent. Bientôt, les formes qui parlaient semblèrent se calmer dans leur discussion. Leur apparence se faisait de plus en plus confuse et effacée, courant l'une vers l'autre, et tout se mélangeant pour ne plus former qu'une grande créature difforme qui semblait murmurer et grommeler au-dessus de moi, un monstre ainsi qu'un homme les voit dans ses rêves. Je détestais cette vision et je fermai les yeux. Ses murmures et ses grommellements hantèrent mes oreilles pendant un moment, provoquant mon inquiétude et ma détresse. Puis, ils moururent. Leur départ me rendit heureux et je soupirai de soulagement puis tout devint comme s'ils n'existaient plus.



Cependant, j'eus encore une vision, brisant soudain mon inconscience. Une voix assurée et généreuse résonna : « Par Dieu, je le veux ! »

« Non, non ! », cria un autre. Ensuite « Qu'est-ce que cela ? ». Il y eut des pas précipités, les cris d'hommes qui s'affrontaient, coléreux et excités, le claquement d'un tir puis d'un autre qui suivit rapidement, des jurons et une lutte. Ensuite s'éleva le bruit de pas qui fuyaient. Je n'arrivais à me figurer ce qui se passait. Mon inquiétude grandissait face à cette incompréhension. Ne se tiendraient-ils donc pas tranquille ? Le calme était ce que je voulais. Finalement ils se calmèrent et je refermai les yeux. La douleur était moins forte désormais. Ils demeuraient calmes et je pus dormir.

Lorsqu'un homme se retourne vers son passé, passant en revue dans son esprit les chances que Dame Fortune lui a données et les appels qu'elle lui a faits, il se tourmente toujours en pensant qu'il aurait pu agir autrement et mieux que ce qu'il ne fit en réalité. Même aujourd'hui, je demeure éveillé la nuit, allongé, construisant de savants plans par lesquels j'eus pu contrecarrer les combinaisons de Rupert. Dans ces méditations, je suis très perspicace. Ma discussion sans intérêt avec Anton von Strofzin me fournit de nombreux indices et j'en tire des conclusions sûres et rapides, à l'instar d'un détective dans les livres. Bauer est mon jouet et non moi le sien. Je renverse Rischenheim par une talonnade, écarte Rupert d'une balle dans le bras et apporte triomphalement mon précieux chargement à M. Rassendyll. Une fois que j'ai



rejouée toute la pièce, je suis sincèrement fier de moi. Toutefois, face à la réalité – la réalité quotidienne – je crains, à moins que les Cieux ne m’envoient un nouveau cerveau, que je serais pris à peu près de la même façon. Toutefois, pas par ce gremlin de Bauer, je le jure ! En tout cas, j’en étais là. Ils m’avaient mené en bateau. Je gisais sur la route, la tête ensanglantée, et Rupert de Hentzau avait la lettre de la reine.